

Le magicien d'Oz

Chapitre 1 : le cyclone

Dorothée vivait au cœur des grandes prairies du Kansas, avec l'oncle Henry qui était fermier, et tante Em, la femme du fermier. Leur maison était petite, car, pour la construire, il avait fallu apporter de très loin le bois en charrette. Elle avait quatre murs, un plancher et un plafond, ce qui faisait une pièce; celle-ci était garnie avec un vieux fourneau rouillé, un buffet pour la vaisselle, une table, trois ou quatre chaises et des lits. Le grand lit d'oncle Henry et de tante Em occupait un coin, le petit lit de Dorothée l'autre coin. Il n'y avait ni grenier ni cave - si ce n'est un trou creusé dans le plancher et baptisé la cave au cyclone, où la famille se réfugiait lorsque se déchaînait la tempête : ses violents tourbillons, dans leur rage, auraient tout renversé sur leur passage. Une trappe s'ouvrait au milieu du plancher, et l'on descendait par une échelle dans cet obscur réduit.

Du seuil de la maison, Dorothée n'apercevait autour d'elle que l'immense prairie grise. Ni arbre ni maison ne venait rompre la monotonie de la plaine qui, de tous côtés, allait se perdre à l'infini. Craquelée par le soleil, la terre labourée étendait sa croûte grise jusqu'à l'horizon. L'herbe avait perdu sa verdure, les têtes des hautes tiges, brûlées par les rayons ardents, se confondaient avec la grisaille environnante. La maison, peinte jadis, n'offrait plus que des murs aussi ternes, aussi gris que ce qui l'entourait, le soleil ayant fait des cloques dans la peinture, les pluies l'ayant délavée.

Lorsque tante Em vint vivre là, c'était une jeune et jolie femme. Le soleil et le vent l'avaient transformée, elle aussi. Ils avaient éteint l'éclat de ses yeux, décoloré le rouge de ses joues et de ses lèvres. A présent, amaigrie et maussade, tante Em ne savait plus sourire. Quand Dorothée, qui était orpheline, vint habiter chez elle, la pauvre femme fut tellement saisie par le rire de l'enfant, qu'elle poussait de petits cris d'effroi en pressant sa main sur son cœur, chaque fois que la voix joyeuse de Dorothée retentissait à ses oreilles; et elle regardait la petite fille avec de grands yeux, s'étonnant qu'on pût trouver quelque chose risible.

Oncle Henry ne riait jamais non plus. Il travaillait dur du matin au soir et ignorait ce qu'était la joie. Lui aussi était gris, depuis sa longue barbe jusqu'à ses grosses bottes; il avait l'air sévère et grave et parlait peu.

Si Dorothée riait, c'était à cause de Toto; lui seul l'empêchait de devenir aussi grise que son entourage. Toto n'était pas gris pour un sou : petit chien noir aux longs poils soyeux, ses yeux pétillants clignaient gaiement de chaque côté de sa drôle de truffe. Toto passait ses journées à jouer. Dorothée partageait ses jeux et l'aimait tendrement.

Aujourd'hui pourtant, ils ne jouaient pas. Oncle Henry était assis sur le seuil de la porte et, d'un air soucieux, regardait le ciel, encore plus gris que d'habitude. Debout dans l'embrasement, Dorothée tenait Toto dans ses bras et contemplait le ciel, elle aussi. Tante Em faisait la vaisselle. Le vent du nord leur arrivait avec une sourde plainte; ils pouvaient voir les hautes herbes se coucher à l'approche de la tempête. Un sifflement strident dans l'air leur fit tourner la tête vers le sud; ils virent alors des vagues de vent accourir dans l'herbe de ce côté aussi.

Immédiatement, oncle Henry fut sur pied.

– Un cyclone, Em ! cria-t-il à sa femme; je vais m'occuper des bêtes.

Et il courut vers les étables où l'on gardait les vaches et les veaux.

Tante Em laissa tomber sa besogne et se dirigea vers la porte. D'un regard, elle comprit l'imminence du danger.

– Vite, Dorothée, cria-t-elle, cours à la cave ! Toto sauta des bras de Dorothée et alla se réfugier sous le lit; la fillette essaya de l'en déloger. Tante Em, au comble de la frayeur, ouvrit brusquement la trappe du plancher et dégringola par l'échelle dans le petit trou sombre. Dorothée avait enfin rattrapé Toto et allait suivre sa tante, quand un hurlement de la tempête la surprit au milieu de la pièce. La maison fut secouée avec une telle violence que l'enfant en perdit l'équilibre et se retrouva assise par terre. Alors une chose étrange advint.

La maison tournoya deux ou trois fois sur elle-même et s'éleva lentement dans les airs. Dorothée se crut transportée en ballon. Le vent du nord et le vent du sud se rencontrèrent à l'endroit où se trouvait la maison et en firent le centre exact du cyclone. Au cœur même d'un cyclone, l'air est calme d'habitude, mais la forte pression des vents, de part et d'autre de la maison, la poussait si haut, si haut qu'elle se retrouva à la pointe du cyclone; elle y resta perchée et fut emportée comme une plume à des lieues et des lieues de là.

Il faisait très sombre, et le vent l'entourait de ses mugissements horribles, mais Dorothée trouva qu'elle voguait plutôt confortablement. Les premiers tourbillons passés, la maison avait encore une fois basculé dans le vide, puis la fillette se sentit balancée avec douceur, comme un bébé dans

son berceau. Ce remue-ménage n'était guère du goût de Toto. Il courait en tous sens dans la pièce, avec des jappements nerveux; Dorothee, assise sur le plancher, attendait calmement la suite des événements.

A un moment, Toto s'approcha trop près de la trappe restée béante, et disparut ; la petite fille crut bien l'avoir perdu. Mais bientôt elle aperçut l'une de ses oreilles pointant au bord du trou : la vigoureuse pression du vent maintenait l'animal en l'air et l'empêchait de tomber. L'enfant rampa jusqu'à l'ouverture, saisit Toto par l'oreille et le ramena dans la pièce; puis elle rabattit la trappe pour éviter de nouveaux accidents de ce genre.

Au fil des heures, Dorothee se remettait peu à peu de ses émotions; mais elle se sentait bien seule, et le vent l'assourdissait de ses cris déchirants. Au début, elle avait craint de se briser en mille morceaux, quand la maison retomberait sur le sol. Mais à mesure que le temps passait, rien de terrible ne se produisait; elle cessa donc de s'inquiéter et décida d'attendre paisiblement et de voir ce que le futur amènerait.

En rampant sur le plancher qui tanguait, elle finit par atteindre son lit et s'allongea; Toto vint se réfugier auprès d'elle.

Malgré le roulis de la maison et les clameurs du vent, Dorothee ferma les yeux et sombra bientôt dans un profond sommeil.